

« Strc prst skrz krk ! »
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

15 octobre 1987
paraît six fois par an

Premier Symposium international abrégé de Chessexologie

Vendredi 30 octobre 1987

Qu'est-ce que la Chessexologie ?

L'Association Romande de Chessexologie (en abrégé ArChex), fondée en 51 pendant J.C. pour regrouper en Suisse romande toutes les personnes intéressées par le phénomène Jacques Chessex, se propose l'étude et l'illustration, dans tous les sens du terme, de Jacques Chessex, sous tous les aspects du personnage et de son œuvre.

L'ArChex décerne chaque année à Jacques Chessex le grand prix annuel Jacques Chessex destiné à l'encourager à continuer à se féliciter de son œuvre passée et à le féliciter de s'encourager à continuer une œuvre qui lui donne de si grandes satisfactions et dont on attend toujours avec impatience l'extrême justesse du ton avec lequel il en dit du bien.

Programme officiel

Du 16 au 30 octobre :

Vitrine consacrée à Ses œuvres

Du 29 au 30 octobre :

Exposition des collections de l'ArChex, studio photo (faites-vous immortaliser à Ses côtés), les meilleurs moments radiophoniques et télévisuels de J.C.



Le Symposium est patronné par l'Association romande de Chessexologie et l'Institut pour la Promotion de la Distinction.

Le Symposium se tiendra à la librairie Basta !!!
Petit-Rocher 4
Lausanne-Chauderon

Les cartons d'invitation peuvent être obtenus auprès de l'Institut.

Le 30 octobre 1987, à 20h00:

J.C. poète vaudois, manipulations lexicographiques en hommage à Queneau (par J.-C. Bourquin)

Métamorphoses sémiologiques dans l'œuvre de J.C., accompagné de démonstrations pratiques et non dangereuses de sémiologie anthropomobile (par le Dr Julius Klopffenstein, de l'Université de Göttingen)

L'influence de J. Chessex sur Marcel Proust, Jean Santeuil est-il un avatar d'Alexandre Dumur ? (par le Laboratoire d'inventions scientifique(s) de Saintes (Charente Maritime))

Chessex l'icônolâtre (texte de Phil Clé-d'Or)

Deux de Vinzel et une Ovo chaude (texte de Jean-Louis du Café Romand)

Interventions suivies de débats.

Prendre un rhâable de lapin (...ture à l'huile), le désosser à cru, sauvagement. Emincer finement – en tant que lecteur de La Distinction, de toutes façons, vous ne pouvez être que fins. Poivrer. Mettre du beurre dans une casserole (pas à côté!), jeter le lapin (...ture à l'eau), remuer sur feu doux quelques minutes et ajouter des fèves. Je suis sympa et je vous dit comment on doit préparer les fèves: il faut les écosser (sans être râpes), les mettre dans l'eau bouillante 3 minutes, les peler (si, si, il faut les peler deux fois) et vous aurez des fèves d'une agréable couleur verte.

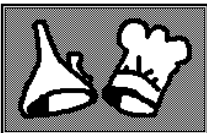
Cuire à tout petit feu, en ajoutant le romarin et un peu de crème (double, c'est encore mieux). Ensuite, mettre cette

farce (non, ce n'est pas une blague) entre deux bouts de pâte feuilletée¹(préalablement cuite dans un four), comme Mac Donald le fait avec ses hamburgers.

Les proportions ? Pour 4 personnes, env. 500 g. de lapin (...ture synthétique), 100 g. de pâte feuilletée, 1 kg de fèves non décortiquées (ne vous inquiétez pas, ça diminue pire que les épinards, même pire que le pinard), un bouquet de romarin, crème, beurre, sel, poivre, casserole, four.

Le Maître Coq

¹ Abaisser la pâte, la découper en carrés de 8,45 x 6,78 cm, la cuire sur une plaque préalablement mouillée dans un four à 240° jusqu'à la bonne couleur [env. 15 min].



Toqué, le Chef

UNE ENTRÉE:

FEUILLETÉ
DE LAPIN
AU ROMARIN
(THYM, DU
ROMARIN !?)

(Publicité)

Sciences sociales
Tiers-Monde
Littérature
Théâtre
BD - polar

à la

commandes rapides
10% étudiants

Librairie
Basta !!!
Petit-Rocher 4
1003 Lausanne
Tél. 25 52 34

Un peuple de fauves

Dans le nord-est de l'Ouganda, vivait paisiblement un peuple de chasseurs-nomades, les Iks. Leur organisation sociale était comparable à celle de bien d'autres ethnies africaines : vie communautaire, entraide, etc. Après la décolonisation, l'Etat ougandais déclara réserve naturelle la région des Iks (capital-nature : atout touristique majeur).

Que peut-il bien advenir de chasseurs-nomades s'ils doivent abandonner et la chasse et le nomadisme ? S'ils doivent apprendre à cultiver la terre et que cette terre est aride ? La réponse n'étonnera personne : leur société s'effondre.

C'est à cet effondrement qu'assistait Colin Turnbull, alors qu'il pensait venir étudier une société africaine traditionnelle. Il apprend vite les rudiments de langage ik. «Ngaj», nourriture. D'où «Béra ngaj», il n'y a rien à manger. Et «Brin ji ngaj», donne-moi à manger. Acculé à la famine chronique, le Ik n'a qu'une préoccupation : survivre. Condamné à mourir rapidement (il est centenaire à 30 ans), il ne se soucie plus de son voisin, ni de ses parents, de son époux, ou... de ses enfants. Les relations sexuelles lui sont trop épuisantes et ont de plus le grave défaut d'engendrer des bouches à nourrir. Toute relation sociale, tout sentiment sont devenus des luxes exorbitants.

Obsédé par la faim, il se cache pour manger, voire retire, au sens propre, le pain de la bouche des vieillards. En plus, il trouve cela très drôle... (... et le vieillard aussi !). Lorsqu'un Ik meurt, son corps est caché... il faudrait offrir un repas funéraire. Les enfants ne sont pas mieux lotis; nourris à peine, ils sont livrés à eux-mêmes à

l'âge de trois ans. Là, jusqu'à douze ans, ils connaîtront leur seule expérience de vie sociale. Regroupés en bandes, constituées selon leurs intérêts immédiats, ils se protègent du monde adulte. A douze ans, ils sont rejetés de la bande, condamnés à vivre seuls, comme de vrais Iks. Leur formation est cependant faite : d'un égoïsme parfait, prêts à se livrer qui au recel de bétail volé, qui à la prostitution, toujours prêts à rire si un autre se brûle, se coupe ou se tue. En bref, ils sont désensibilisés à toute douleur, y compris la leur.



femme ik

L'organisation des villages Iks est plus parlante que tout discours. Empêchant tout contact entre voisins, ils se séparent par des palissades internes. Ces villages rassemblent les Iks pour mieux les séparer ! Autrement dit, ils se sont organisés pour résister jusqu'à la mort. Attitude suicidaire, mais ils resteront dans leurs montagnes, car : «Les Iks sans leurs montagnes ne seraient plus les Iks et, disent-ils, les montagnes ne seraient plus les mêmes sans les Iks, à supposer qu'elles continuent d'exister»(p.21). L'expérience de Turnbull pose quantité de problèmes. Parlons seulement du manque d'outils des sciences sociales pour étudier les socié-

LA
DISTINCTION

Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction
case postale 204
1000 Lausanne 9
Abonnement :
dès Frs 10.-
au CCP 10-220 94-5
Prix : Fr 1.-

Collaborèrent au numéro:
J.-C. Bourquin, C. Gut,
R. Ingresso, C. Pahud,
C. Suillot, J.-P. Tabin

L'Institut prend l'apéro et reçoit le vendredi de 17h00 à 19h00 à la librairie Basta !!!

tés en déclin, et cela d'autant plus si leur situation limite les a poussées à adopter des valeurs radicalement opposées à notre humanisme. Il nous faut admettre après ce livre que des organisations sociales peuvent se baser sur des valeurs anti-sociales comme celles des Iks.

Une autre question, amenée par le livre, est la question de l'extériorité objective et de la non-intervention de l'ethnologue dans cette société en crise. Peut-on moralement se désolidariser d'hommes mourant «avec» qui l'on vit ? Ambiguïté de cette volonté d'objectivité se révèle vite sans fard : Colin Turnbull mangeait caché dans sa Range Rover. Notre Anglais bien éduqué s'est trouvé «ikisé» rapidement : intégration réussie !

C. P.
Colin Turnbull
Les Iks : survivre par la cruauté
Terre humaine, 1987, 387 p. Frs
44.80



Nous poursuivons notre anthologie des plus grands rhéteurs et stylistes romands. Toutes les propositions de nomination seront les bienvenues.

« Le canton de Vaud sera grand dans la mesure où sa population partagera les ambitions de son gouvernement. »

Pierre Duvoisin au Comptoir,
24 Heures du 19.9.87
« Cette histoire, c'est le tonneau de Sisyphe. »
Philippe Pidoux au Grand Conseil,
24 Heures du 22.9.87

(Annonce)

Claire Masnata-Rubattel
De peur que femme oublie
Aire, 1987, 307 p.

«Oui, oui je sais, les femmes ne sont plus à la mode. Elles sont libérées, paraît-il. Guerrières et guerriers peuvent se reposer. Ils l'ont bien mérité : l'égalité est là. L'égalité ? Serait-ce le chômage pour tous et les jeans pour chacun ? Car pour le reste, elle paraît encore assez lointaine.»

Vendredi 27 novembre
18h00 Dédicace à Basta !!!
20h00 Débat avec l'auteur

«Monsieur et Madame Bricot ont un fils. Ils l'appellent Judas.» A quoi ça tient l'achat d'une BD: après un gag pareil, eût-elle coûté le lard du chat, j'aurais assommé mon libraire favori pour m'en emparer sans délai.

Quelle délectation, paresseusement installé près du feu de cheminée qui ronronne comme un Chat, je décou-

vre une à une ces «histoires courtes», cet humour Chatoyant, doux, lustré et même, mais si, politique (bouh, le vilain mot...): «Du point de vue d'un Belge... il y a sur terre près de quatre milliards d'étrangers. Tandis que pour un Chinois, il n'y en a que deux milliards et demi...» La hauteur politico-philosophique de tels propos me ferait manger du Wiskas.

De toute façon, avec le Chat, l'ennui n'est pas de mise. Et comme il le dit lui-même: «Quand le vin est tiré, il faut le boire». Bien entendu, on peut ne pas aimer cet humour sophistiqué, alambiqué, chat-tigré. En ce cas aussi, il a tout prévu: «Quand le vin est bu, il faut se tirer». Salut!

R. I.

Philippe Geluck, *Le Chat*, Casterman, 1986, 76 p., Frs 29.80

«C'est l'histoire d'un pays...»

C'est l'histoire d'un pays capable d'accueillir 140 000 réfugiés, soit plus de 10 % de sa population, en trente ans seulement¹. C'est l'histoire de gouvernements régionaux qui font traîner les expulsions, fournissent des fausses listes ou même naturalisent à tour de bras certains réfugiés pour les protéger des décisions du gouvernement central, pour leur permettre d'enseigner et pour les intégrer aux luttes politiques locales². C'est l'histoire d'un peuple généreux qui accueilli chaleureusement les acteurs ou les victimes des grands bouleversements³. C'est l'histoire de syndicats qui organisent les travailleurs sans tenir compte de leur origine nationale⁴. C'est une histoire de la Suisse, peu connue.

Mais il y a l'autre histoire, qui coexiste presque en permanence avec la précédente: celle de la haine envers les ouvriers émigrés allemands du début du dix-neuvième siècle («sales, ivrognes et violents»), des pogromes anti-italiens («sales, ivrognes et violents») de la fin du XIX^e, de la xénophobie et du racisme. Le passé honteux d'un gouvernement qui demanda en 1938 à Hitler un signe distinctif sur les passeports des Juifs allemands⁵.

Ni hagiographie de la «Suisse, terre d'accueil», ni légende noire d'un peuple borné de toute éternité, le petit livre de Vuilleumier échappe aussi à la vision cynique à la mode («la Suisse a toujours défendu son intérêt propre et continue à le faire face aux réfugiés d'aujourd'hui qui ne peuvent rien lui apporter»). Il montre bien qu'il n'y a pas de lien entre le nombre des étrangers et la xénophobie: 16 % d'étrangers en Suisse en 1914, contre 5 % en 1941 au moment où les fantasmes de la «défense nationale spirituelle» battent leur plein.

Cet ouvrage prend en considération les multiples facteurs qui régissent l'attitude de la population et des autorités face aux étrangers, aussi bien pour ce qui concerne les travailleurs étrangers que les

A quoi chat tient...



Parce qu'elle est femme et poète

Les meilleurs romans, souvent, s'articulent autour d'une charnière: biographique, sociale, historique. Ils nous font découvrir ce qui était, ce qui change et ce qui reste, au rythme de notre existence ou de l'histoire, bref, ils nous parlent de nous-mêmes...

Herbjørg Wassmo est norvégienne. Elle n'avait publié que quelques poèmes avant *La véranda aveugle* et cela est d'autant plus impressionnant que l'on sait, très vite, dès les premiers chapitres qu'on a affaire à une sorte de chef-d'œuvre.

La charnière dont elle nous parle est celle qui fait passer Tara, son héroïne, de l'enfance à l'adolescence. L'extraordinaire ici est la manière dont elle construit l'univers de l'enfant, ses réactions, et comment elle nous fait suivre le changement, à petites touches, sans effets faciles.

Le récit se déroule dans le plus dur des milieux, sur une île, au nord de la Norvège, dans le froid, les nuits ou les jours sans fin et la pauvreté. Milieu de pêcheurs, terriblement dur, où Tara souffre de sa bêtardise (elle est fille d'un occupant allemand de la dernière guerre), endure les ignobles assauts de son beau-père estropié et violent, mais où elle trouve aussi une sorte de lumière, avec Gunn, l'institutrice, auprès de Frits, un adolescent sourd-muet ou encore de sa tante, dont la personnalité est l'exact contraire de celle de sa mère. Problèmes de communication, violence, tout ceci ressemble parfaitement à une liste d'ingrédients littéraires, destinés à une triste soupe best-sellerisante et lacrymogène. Wassmo pourtant ne dérape jamais. Elle émeut, angoisse et horrifie tour à tour, sans jamais forcer le trait, sans jamais en faire trop. Son ton, toujours juste, étonne et on se demande presque comment elle parvient à s'y tenir.

Peut-être parce qu'elle est femme et que ainsi la mieux placée pour nous dire dans un discours universel ces changements irréductiblement féminins.

J.-C. B.

Herbjørg Wassmo
La véranda aveugle
Arles, Actes Sud, 1987
285 p., Frs 35.80

Vécu :

«Et pour sept francs cinquante, on peut aussi avoir la serveuse?»

Un endroit lugubre, éclairé par des néons crachotants, où des hommes vont, seuls dans des boxes, un entonnoir à hauteur des reins, accomplir un acte qui ne tolère pas la moindre parole. Des votations ? Une pissotière ? Non, le concours Jean-Louis au Comptoir. Voici le témoignage d'une serveuse.

Homo Comptoirex Degustantus

Certains se rendent au cœur des continents les plus sauvages et impitoyables par les moyens de locomotion les plus primitifs pour se livrer à l'observation de divers fauves tels que gorilles, tigres et serpents, nos cousins par mésalliance devant l'Eternel. N'ayant ni les moyens ni l'envie d'entreprendre ce genre de lointaine et périlleuse expédition, j'ai préféré attendre la saison propice (du 12 au 27 septembre) pour me livrer à l'observation d'un être qui apparaît précisément à cette période sous nos climats et disparaît aussitôt. Il s'agit bien sûr de l'*Homo Comptoirex Degustantus*. On peut l'examiner dans toute l'aire de Beaulieu, mais dans une plus forte concentration aux abords du stand Jean-Louis, concours de dégustation.

Dix heures, c'est l'heure pour l'*Homo Comptoirex Degustantus* de venir se livrer à l'invocation de Saint Jean-Louis devant cinq verres de vin blanc, l'attente d'un miracle opéré par le patron des assoiffés. Peu à peu les boxes se remplissent : à la place du foin le vin (pas de Boursin), l'*Homo Comptoirex* est plutôt pressé, en effet il a laissé vide son stand de tondeuses musicales, de sorbetières trilingues, de fourrures végétales, de meubles de style et d'ailleurs, de fontaines dantesques (avec et sans Esther Williams) et la clientèle peut arriver d'un moment à l'autre. Il s'agit donc de le servir rapidement, de rapidement encaisser et de le laisser se mesurer tout à loisir avec cinq crus, ce qui nous laisse du temps pour nous livrer à l'observation de l'animal dans ce qui est une de ses fonctions vitales : la dégustation.

L'*Homo Comptoirex* est vêtu d'un costume que je qualifierai de rythmé (un peu à la manière d'une fanfare) par une multitude de petits reins tels que pincés, ganses, plis, poches et revers, tout en conservant une rigueur de bon aloi. La cravate va de sinistre à rutilant en passant par le style post-brutalonnuaire et même néo-nylon. On peut dire qu'en cravate, tous les cous (de taureau) sont permis ! La coupe de cheveux est figée, lisse ou frisée, qui laisse apparaître une fantaisie et un bon goût tout calvinistes, ou alors carrément à l'opposé, on serait

éteindre ses Meccarillos dans les crachoirs. Après moult hésitations, ratures, claquements de langue, regards inspirés et soupirs résignés, les papilles en dérouté, il rend son bulletin et repart vendre des frise-poulets ou des machines à laver les meubles. En emportant le stylo. Au suivant...

J'aurais pu parler de la femelle de l'espèce, ce n'est pas un oubli, mais de par son sérieux et souvent sa compétence, elle représente un sujet d'observation moins pittoresque. Il en est de même pour les vieux mâles, qui sont roués à toutes les vinifications. La jungle du Jean-Louis résonne encore des cris de toute une faune, et il faudrait un livre entier pour la recenser avec tous ses détails.

J'espère que d'autres que moi viendront observer ces attachantes créatures. J'imagine très bien que dans un futur proche, elles puissent devenir un atout touristique et attirer ainsi des cars entiers d'observateurs curieux et bienveillants intéressés par les mœurs et comportements du *Comptoirex Degustantus* !

C. G.

Notre feuilleton littéraire : Pas terrible, terrible

Ce feuilleton est un concours.

L'auteur se voit imposer une contrainte. Celui ou celle qui découvre la contrainte gagne un splendide abonnement gratuit à La Distinction et le droit imprescriptible d'écrire le chapitre suivant (avec une autre contrainte, bien évidemment...).

Prélude

Le petit train toussotait. Régulièrement.

T. n'aimait pas ça. Il avait l'impression que ça l'empêchait de réfléchir, et Dieu sait s'il avait besoin de mettre ses pensées en ordre. Pas à pas, T. tentait en effet de se rappeler ce qu'il avait bien pu dire à Sophie ce matin-là. Sûrement pas: «Petite, T. t'aime». Non, ce n'était pas son genre. Et d'ailleurs, il ne l'aimait pas. Il ne se souvenait pas non plus lui avoir dit: «Putain, tu te tais ou T. te tape!». Ça n'était pas son genre non plus, et puis c'était grossier.

Pourtant, il était sûr qu'il lui avait dit quelque chose. Et quelque chose d'important. Il en était à ce point de ses réflexions lorsqu'une ombre passa, toute ténue, près de lui. Il commença à réaliser ce que c'était quand le froid de l'acier entra en contact avec son épiderme. «Brr...», se dit-il, il a mis son couteau au frigo avant de vouloir me transpercer», et il tomba dans les pommes.

T. avait tort. Doublement, même. D'abord parce que ce n'était pas un homme qui s'était approché de lui. Ensuite, parce que le couteau qui l'avait transpercé ne sortait pas du frigo. Ce qui prouve qu'on peut tromper T.

Chapitre premier

La grande ville était triste. Ses rues étaient vides, et pas seulement de sens interdits. Quelques oiseaux piaillaient, et une pauvre tourterelle titubait dans la rue, sans doute de fatigue. Triste spectacle...

La nuit était venue, sans avertir. Jimmy et Marlène ne s'en étaient pas encore aperçus, trop occupés qu'ils étaient à s'embrasser. C'était la première fois qu'ils osaient le faire dans la rue, à la vue de tous. Bon, il n'y avait justement personne dans la rue à ce moment là, mais ils n'y pouvaient rien. Leur amour était comme une promesse, un rêve enfin devenu réalité. Leurs baisers étaient passionnés, tendres et torrides, comme il se doit.

Ils n'étaient pourtant pas tout à fait seuls. Sous la pleine lune qui se dessinait, noyée par l'ombre, il y avait quelque chose. Quelque chose qui leur voulait du mal, qui ne supportait pas l'idée qu'on puisse s'aimer, oser s'embrasser ainsi en pleine rue, sans pudeur. Terriblement triste, cette chose les regardait faire, sachant qu'elle ne pourrait les laisser continuer comme cela longtemps, qu'il lui faudrait bien intervenir...

J.-P. T.